

LA DÉVIATION
DE L'AXE DES ÉGLISES

EST-ELLE SYMBOLIQUE ?

PAR

R. DE LASTEYRIE

MEMBRE DE L'INSTITUT

EXTRAIT

DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

TOME XXXVII (2^e PARTIE)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11

MDCCCXV

TIRAGES À PART

DES

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11, À PARIS.

- | | | | |
|---|----------|--|----------|
| AMELINEAU (E.). Notices des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale renfermant des textes bilingues du Nouveau Testament, avec six planches (1895)..... | 4 fr. 70 | DELISLE (L.). Notice sur un psautier latin-français du XII ^e siècle (ms. latin 1670 des Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale), avec fac-similé (1891)..... | 1 fr. 10 |
| BABIN (C.). Rapport sur les fouilles de M. Schliemann à Hissarlik (Troie), avec deux planches (1892)..... | 2 fr. | -- Anciennes traductions françaises du traité de Pétrarque sur les remèdes de l'une et l'autre fortune (1891)..... | 1 fr. 40 |
| BARTHÉLEMY (A. DE). Note sur l'origine de la monnaie tournois (1896)..... | 0 fr. 80 | -- Notice sur la chronique d'un anonyme de Béthune du temps de Philippe Auguste (1891)..... | 1 fr. 70 |
| BERGER (Ph.). Mémoire sur la grande inscription dédicatoire et sur plusieurs autres inscriptions néo-puniques du temple d'Hathor-Miskar à Maktar (1899)..... | 4 fr. | -- Fragments inédits de l'histoire de Louis XI par Thomas Basin, tirés d'un manuscrit de Gœttingue, avec trois planches (1893) .. | 2 fr. 60 |
| -- Mémoire sur les inscriptions de fondation du Temple d'Esmoun à Sidon (1902)... | 3 fr. 20 | -- Notice sur les manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes, avec six planches (1896). | 6 fr. 50 |
| BERGER (S.). Notice sur quelques textes latins inédits de l'Ancien Testament (1893). | 1 fr. 70 | -- Notice sur la chronique d'un dominicain de Parme, avec fac-similé (1896)..... | 2 fr. |
| -- Un ancien texte latin des Actes des Apôtres, retrouvé dans un manuscrit provenant de Perpignan (1895)..... | 2 fr. | -- Notice sur un livre annoté par Pétrarque (ms. latin 2201 de la Bibliothèque nationale), avec deux planches (1896)..... | 1 fr. 70 |
| -- Les préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate (mémoire posthume), 1902..... | 3 fr. 50 | -- Notice sur les Sept psaumes allégorisés de Christine de Pisan (1896)..... | 0 fr. 80 |
| CARRA DE VAUX (Baron). Le livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques par Philon de Byzance, édité d'après les versions arabes d'Oxford et de Constantinople et traduit en français (1903)..... | 8 fr. 50 | -- Notice sur un manuscrit de l'église de Lyon du temps de Charlemagne, avec trois planches (1898)..... | 1 fr. 70 |
| CARTON (D'). Le théâtre romain de Dougga, avec dix-huit planches (1902)..... | 10 fr. | -- Notice sur une <i>Summa dictaminis</i> jadis conservée à Beauvais (1898)..... | 1 fr. 70 |
| CHABOT (Abbé J.-B.). Synodicon orientale ou Recueil de Synodes nestoriens (1903)... | 30 fr. | -- Notice sur la Rhétorique de Cicéron, traduite par maître Jean d'Antioche, avec deux planches (1899)..... | 3 fr. 50 |
| CHAVANNES (Éd.). Dix inscriptions chinoises de l'Asie centrale, d'après les estampages de M. Ch.-E. Bonin (1902)..... | 6 fr. | -- Notice sur un registre des procès-verbaux de la Faculté de théologie de Paris, pendant les années 1505-1533 (1899)..... | 3 fr. 80 |
| CUQ (Éd.). Le colonat partiaire dans l'Afrique romaine, d'après l'inscription d'Henchir Mettich (1897)..... | 3 fr. | DELOCHE (M.). Saint-Remy de Provence au moyen âge, avec deux cartes (1892)..... | 4 fr. 40 |
| DELABORDE (H.-F.). Les inventaires du Trésor des chartes dressés par Gérard de Montaigu (1900)..... | 3 fr. 50 | -- De la signification des mots <i>pax</i> et <i>honor</i> sur les monnaies béarnaises et du <i>s</i> barré sur des jetons de souverains du Béarn (1893). | 1 fr. 10 |
| | | -- Le port des anneaux dans l'antiquité romaine et dans les premiers siècles du moyen âge (1896)..... | 4 fr. 40 |

(Voir la suite à la page 3 de la couverture.)

LA DÉVIATION
DE L'AXE DES ÉGLISES
EST-ELLE SYMBOLIQUE ?

LA DÉVIATION
DE L'AXE DES ÉGLISES

EST-ELLE SYMBOLIQUE ?

PAR

M. R. DE LASTEYRIE

EXTRAIT

DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

TOME XXXVII (2^e PARTIE)



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE G. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11

MDCCCXCV

LA DÉVIATION
DE L'AXE DES ÉGLISES
EST-ELLE SYMBOLIQUE?

PAR

M. R. DE LASTEYRIE.

On est souvent frappé en entrant dans les églises du moyen âge, même les plus belles et les mieux construites, de voir que l'édifice, au lieu d'être bâti suivant un axe rectiligne le partageant en deux moitiés symétriques, présente une déviation à droite ou à gauche, si bien que l'axe du chœur forme avec celui de la nef un angle plus ou moins accentué.

À quoi tient cette anomalie? est-elle intentionnelle et raisonnée? est-elle accidentelle et indépendante de la volonté des constructeurs? c'est une question qu'on s'est posée depuis bien longtemps, et sur laquelle on semble encore loin d'être d'accord.

L'opinion de la grande majorité des archéologues français est qu'il faut voir dans cette particularité un fait parfaitement voulu et correspondant aux idées symboliques dont nos pères étaient si profondément imbus.

L'église, avec sa nef allongée, le transept qui la traverse et le chœur qui s'étend au delà, est incontestablement l'image de la croix sur laquelle mourut le Rédempteur des hommes. Or on lit dans l'évangile de saint Jean que le Christ en mourant inclina la tête : « et inclinato capite tradidit spiritum⁽¹⁾. » S'appuyant sur ce texte, on admet

⁽¹⁾ Joan., XIX, 30.

généralement en France qu'en inclinant le chevet de leurs églises, les constructeurs du moyen âge ont voulu symboliser l'attitude du Christ expirant sur la croix.

Quel est l'auteur qui le premier a proposé cette explication de la particularité qui nous occupe, je ne sais trop, et il est sans doute oiseux de le rechercher, car la plupart de ceux qui l'ont donnée se sont abstenus de la justifier, la considérant sans doute comme une de ces vérités qui n'ont pas besoin de démonstration. Il me suffira donc de rappeler qu'elle a été acceptée et répétée à satiété depuis trois quarts de siècle dans une foule de livres et de mémoires, et qu'elle a servi de thème à mainte dissertation dans nos congrès archéologiques.

Bien rares sont les auteurs qui ont hésité à s'y rallier, et comme ceux qui l'ont contestée ont négligé d'en faire une réfutation raisonnée, elle a fini par s'imposer presque universellement, et les archéologues français les moins enclins à abuser des interprétations symboliques n'ont point osé la combattre.

Ainsi Quicherat, qui a tant de fois et si vigoureusement critiqué les écarts d'imagination de certains érudits voués à l'étude du symbolisme, n'en a rien dit. Viollet-le-Duc, tout en avouant qu'elle ne le satisfaisait pas pleinement, l'a accueillie avec complaisance⁽¹⁾.

M. de Caumont a plusieurs fois inscrit la question au programme des congrès de la Société française d'archéologie, mais sans manifester son opinion personnelle beaucoup plus nettement que Viollet-le-Duc. Je crois bien toutefois qu'il était favorable à l'idée symbolique, car presque tous les hommes qui furent ses disciples ou qui suivirent les congrès archéologiques de France à l'époque où son influence y était souveraine, se sont montrés dans leurs écrits de fervents par-

⁽¹⁾ « On a voulu voir, dit-il, dans cette inclination de l'axe du chœur, une intention de rappeler l'inclinaison de la tête du Christ mourant sur la croix. Mais aucune preuve certaine ne vient appuyer cette conjecture, qui n'a rien

de contraire d'ailleurs aux idées du moyen âge, et que nous ne donnons ici que comme une explication ingénieuse, sinon complètement satisfaisante. » (*Dictionnaire d'architecture*, t. II, p. 58.)

tisans de cette idée. Ainsi M. de Saulcy⁽¹⁾, M^{sr} Crosnier⁽²⁾, M. Anatole de Barthélemy⁽³⁾, M. de Chergé⁽⁴⁾, M. Schmit⁽⁵⁾, l'abbé Auber⁽⁶⁾, M. Marion⁽⁷⁾, l'abbé Manceau⁽⁸⁾, l'abbé Godard Saint-Jean⁽⁹⁾, l'abbé Gareiso⁽¹⁰⁾, M. de Cougny⁽¹¹⁾, Madame F. d'Ayzac⁽¹²⁾ et bien d'autres s'y sont ralliés sans hésitation.

Les auteurs que je viens de nommer écrivaient à une époque déjà ancienne, mais les grands progrès que la science archéologique a faits depuis trente ans ne semblent pas avoir sensiblement modifié, sur ce point, l'opinion commune. Ainsi J. Durand, dans un travail publié en 1886, s'est cru autorisé à voir une intention symbolique dans la déviation de l'axe de la cathédrale de Chartres⁽¹³⁾. Plus récemment encore, M. Victor Mortet⁽¹⁴⁾, M. Brutails⁽¹⁵⁾, M. Mâle⁽¹⁶⁾, M. Anthyme Saint-Paul⁽¹⁷⁾, ont nettement reconnu dans cette anomalie un fait intentionnel inspiré par des préoccupations symboliques⁽¹⁸⁾.

Ce n'est point seulement en France que cette théorie a recueilli de nombreuses adhésions. MM. Mason Neale et Benjamin Webb,

⁽¹⁾ *Séance générale de la Société française d'archéologie tenue à Blois, le 16 sept. 1836.* J'emprunte à l'abbé Auber (*Bulletin monumental*, t. XXXIX, p. 41) cette citation, que je n'ai pu vérifier.

⁽²⁾ *Iconographie chrétienne*, dans le *Bull. monum.*, t. XIV, p. 93.

⁽³⁾ *Rapport sur la cathédrale de Lyon* (*Bull. monum.*, t. VII, p. 623).

⁽⁴⁾ Mémoire lu au Congrès de Poitiers en 1843 (*Bull. monum.*, t. IX, p. 545 à 549).

⁽⁵⁾ *Manuel d'architecture religieuse* (1845), v^o Église.

⁽⁶⁾ *Histoire et théorie du symbolisme religieux*, t. III, p. 170. — Voir aussi *Bull. monum.*, t. XXXIX, p. 38.

⁽⁷⁾ *Bull. monum.*, t. X, p. 148.

⁽⁸⁾ *Bull. monum.*, t. IV, p. 295.

⁽⁹⁾ *Essai sur le symbolisme architectural des églises* (*Bull. monum.*, t. XIII, p. 321 et suiv.).

⁽¹⁰⁾ *L'archéologue chrétien ou cours élémentaire*

d'archéologie à l'usage du clergé, t. II (1867), p. 188.

⁽¹¹⁾ *Bull. monum.*, t. XXXIV, p. 281.

⁽¹²⁾ *Revue de l'art chrétien*, t. IV, p. 594, et t. V, p. 30.

⁽¹³⁾ *Monogr. de la cathédrale de Chartres*, explication des planches (1886, in-4^o), p. 16.

⁽¹⁴⁾ *Étude hist. et archéol. sur la cathédrale de Paris*, p. 47.

⁽¹⁵⁾ *L'archéologie du moyen âge*, p. 19.

⁽¹⁶⁾ *L'art religieux du XI^e siècle en France*, 2^e édit., p. 36-37.

⁽¹⁷⁾ *Revue de l'art chrétien*, 1905, p. 150.

⁽¹⁸⁾ M. Enlart, dans son *Manuel d'archéologie* (t. I, p. 59), se montre hésitant, car après avoir reconnu que l'intention symbolique, « soutenue par de bons archéologues », était « contestable », il cite, quelques lignes plus loin, l'église de Preuilly, « où l'inclinaison de la chapelle absidale a été considérée comme intentionnelle et peut l'être ».

dans l'étude sur le *Symbolisme des églises du moyen âge*⁽¹⁾, qui précède leur traduction du premier livre du *Rational* de Guillaume Durand, nous la montrent favorablement accueillie en Angleterre, et je crois bien qu'elle est encore actuellement admise par la majorité des archéologues anglais.

Cette question ne semble pas avoir autant préoccupé les auteurs allemands que les nôtres, mais parmi ceux qui ont eu occasion d'en parler, j'en signalerai au moins deux qui se sont montrés peu favorables à l'interprétation symbolique. L'un est Kraus, qui traite de « pures fantaisies » les ingénieuses explications des liturgistes⁽²⁾; l'autre est le Dr J. Sauer⁽³⁾, qui, après avoir rappelé l'opinion de Kraus, conclut que, dans la plupart des cas, la cause de la déviation est purement fortuite et naturelle, et qu'on doit la chercher dans la maladresse ou l'inattention de l'architecte, dans quelque obstacle local, comme la présence d'un ruisseau ou d'une rue que l'on ne pouvait dévier, ou dans quelque modification apportée ultérieurement au plan primitif⁽⁴⁾.

Tous deux admettent toutefois qu'on peut rencontrer à la fin du moyen âge certaines églises où cette bizarrerie est le résultat d'une préoccupation symbolique.

Je ne vois guère qu'un auteur français de quelque réputation qui se soit prononcé dans le même sens que Kraus. C'est M^{sr} Barbier de Montault⁽⁵⁾. Il va même plus loin, et paraît croire que jamais, à aucune époque, la déviation de l'axe n'a eu un caractère symbolique. Cette

⁽¹⁾ *The symbolism of churches and church ornaments* (Leeds, 1843, in-8°), p. 152. Cette étude a été traduite en français (Tours, 1874, in-8°).

⁽²⁾ Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, t. II (1897), p. 372.

⁽³⁾ J. Sauer, *Symbolik des Kirchengebäudes* (1902), p. 293.

⁽⁴⁾ Otte, dans la 5^e édition de son *Handbuch der kirchlichen Kunst-Archäologie* (t. I, p. 39),

dit quelques mots de cette particularité. Il semble l'attribuer, comme toutes les autres irrégularités qu'on relève dans les églises du moyen âge, à l'ignorance et à la négligence des constructeurs ou à l'imperfection des instruments de mesure dont ils se servaient. Il ne mentionne pas l'interprétation symbolique qu'on a voulu en donner.

⁽⁵⁾ Notons encore Buhot de Kersers, qui, dans sa *Statistique monumentale du département*

opinion est intéressante à noter, car elle émane d'un homme qui a passé sa vie à étudier les questions qui touchent au symbolisme, et personne, à coup sûr, ne saurait lui reprocher un excès de scepticisme en cette matière. L'argument qui semble avoir entraîné la conviction du docte abbé est qu'aucun des liturgistes du moyen âge ne parle de la déviation de l'axe. Or, « s'il y avait eu symbolisme dans cette inclinaison, comment aurait-il échappé à des gens qui, dans leurs livres, en mettent partout, beaucoup plus qu'il n'y en avait réellement dans les églises, comme Hugues de Saint-Victor, Sicard, Guillaume Durand et autres⁽¹⁾ ? » L'observation est parfaitement juste; malheureusement elle a été faite incidemment dans une note de quatre lignes perdue au bas d'une page du *Bulletin monumental*. Elle n'a guère attiré l'attention. Cependant l'abbé Auber, un des plus chauds partisans de l'idée symbolique, a senti toute la valeur de cet argument et s'est efforcé d'y répondre⁽²⁾. Mais ses efforts ont été vains : il n'a pu, malgré toutes ses recherches, découvrir un texte, un mot, d'un écrivain du moyen âge autorisant à penser qu'on ait jamais songé à attacher un sens symbolique à la déviation de l'axe. Et pour se soustraire au poids accablant de cet argument, il en a été réduit à épiloguer sur le passage bien connu du *Rational* où Guillaume Durand rappelle les règles qui doivent présider à l'orientation des églises. L'abbé Auber prétend y découvrir une adhésion implicite à l'explication symbolique⁽³⁾, et il ajoute un peu plus loin : « Suivez les textes de Durand, de Sicardi, d'Hugues de Saint-Victor; ajoutez y Béleth, puis encore le savant abbé de Thuytz, Rupert... Ils sont tellement identiques dans la construction de leur phrase, qu'ils semblent s'être entendus pour ne rien changer à une formule en quelque sorte sacramentelle⁽⁴⁾. » Il en conclut que « nos liturgistes des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles

du Cher, s'est rangé à l'opinion que je vais défendre, mais sans en dire bien clairement les raisons.

⁽¹⁾ *Bull. monum.*, t. XXXVIII, p. 472, note 4.

⁽²⁾ *De l'axe des églises et de sa déviation symbolique, lettre à M^{re} Barbier de Montault*, dans le *Bull. monum.*, t. XXXIX, p. 38 et suiv.

⁽³⁾ *Bull. monum.*, t. XXXIX, p. 42.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 43.

n'ont pas ignoré la déviation de la ligne médiane dans leurs églises, puisqu'ils en ont *évidemment* (!) parlé en traitant de l'orientation⁽¹⁾ ».

Je ne veux pas abuser de la patience de mes lecteurs en réfutant un pareil raisonnement et en montrant ce que cette prétendue évidence a d'illusoire. Pour juger si vraiment les écrivains précités ont songé à voir un sens symbolique dans l'inclinaison du chevet, il suffit de lire l'un quelconque d'entre eux, car tous s'étant exprimés, comme l'abbé Auber le dit avec raison, en termes semblables, il est évident que tous professaient en la matière une doctrine identique. Qu'on prenne donc, comme l'a fait le savant abbé, le *Rational* de Guillaume Durand, qu'on lise non seulement le passage cité par M. Auber, mais tout le long chapitre 1^{er} du livre I, où l'évêque de Mende expose le symbolisme des églises, on verra qu'il n'y est fait aucune allusion à l'inclinaison du chevet. Il est donc hors de doute que Durand, comme les autres grands liturgistes du moyen âge, n'a jamais songé à y attacher une signification symbolique. Il y a même si peu songé qu'il dit formellement que les églises doivent être bâties de telle sorte que le chevet regarde *droit* vers l'Orient⁽²⁾.

Voilà soixante ans et plus qu'on discute la question, une foule de prêtres instruits s'y sont intéressés, ils ont dépouillé à loisir les écrivains du moyen âge, et le seul dans lequel, à ma connaissance, on ait cru trouver une allusion à la particularité architecturale qui nous occupe est Pierre le Chantre. Or c'est bien à tort qu'on a invoqué son témoignage⁽³⁾, car ce qu'il prétend expliquer, ce n'est pas pourquoi les chevets (*capita*) de certaines églises sont inclinés à droite ou à gauche, mais pourquoi ils sont moins élevés (*humiliora*) que le corps de l'église⁽⁴⁾.

Il est donc constant qu'on ne connaît à l'appui de la thèse que je

⁽¹⁾ *Bull. monum.*, t. XXXIX, p. 44.

⁽²⁾ « *Recte inspiciat versus orientem, videlicet versus ortum solis equinoctialem, ad denotandum quod ecclesia que in terris militat, temperare se debet equanimiter in prosperis et in adversis.* » (*Rationale*, l. I, c. 1, § 8).

⁽³⁾ Mortet, *Étude hist. et archéol. sur la cathédrale de Paris*, p. 47.

⁽⁴⁾ « *Cum enim capita eorum humiliora esse deberent corporibus ipsarum pro mysterio, quia caput nostrum, Christus scilicet humilior est ecclesia sua, altiora non eriguntur.* » (*Ver-*

discute aucun texte remontant au moyen âge. Je doute qu'on en découvre jamais, mais si le hasard en faisait sortir quelqu'un des arcanes de nos bibliothèques, je ne crois pas qu'on dût y prêter grande attention, car il serait assez isolé pour qu'on pût hardiment en contester la valeur. Il faudrait sûrement le classer dans la catégorie de ces interprétations fantaisistes, inventées après coup par certains écrivains pour expliquer des choses dans lesquelles il est manifeste que le symbolisme n'a jamais eu la moindre part.

Osera-t-on dire par exemple que c'est pour obéir à une idée symbolique qu'on a joint des sacristies à beaucoup d'églises? Et cependant Guillaume Durand dit quelque part que la sacristie dans laquelle le prêtre revêt les ornements sacrés signifie le sein de la Vierge Marie dans lequel le Christ a endossé le vêtement de la chair⁽¹⁾. Si donc on venait à découvrir quelque texte analogue au sujet de l'inclinaison du chevet, il n'en faudrait pas conclure que cette bizarrerie a réellement été inspirée par une idée symbolique, mais seulement qu'il s'est rencontré des liturgistes à l'imagination fertile pour donner après coup un sens mystique à une anomalie de construction due à des causes purement matérielles et accidentelles.

À cela, je le sais, on peut objecter que l'idée de voir dans une église l'image symbolique du Christ est bien dans la tradition du moyen âge. Elle est exprimée dans des textes que je ne saurais récuser; mais n'est-ce pas donner à ces textes une portée qu'ils n'ont pas que de s'en prévaloir pour chercher une intention symbolique dans des détails de construction inspirés par des nécessités d'ordre purement matériel? Pour montrer ce que vaut une pareille exégèse je pourrais m'étendre sur les conséquences auxquelles elle a conduit les esprits les plus judicieux⁽²⁾.

bum abbreviatum, c. 86, dans Migne, *Patrol. lat.*, t. CCV, col. 258.)

⁽¹⁾ « Sacrarium sive locus in quo sacra reponuntur, sive in quo sacerdos sacras vestes induit, utrum sacratissime Marie significat, in quo Christus se sacra veste carnis induit. »

(*Rationale divinarum officiorum*, l. I, c. 1, § 38.)

⁽²⁾ En voici un exemple curieux. M. Mâle, dans son excellent livre sur *L'art religieux du XIII^e siècle* (2^e édit., p. 132), « s'est demandé s'il ne fallait pas admettre que la petite porte

Mais je préfère rappeler les sages préceptes énoncés par Edmond Le Blant ⁽¹⁾, dans des pages que tous les savants qui s'occupent de symbolisme devraient avoir sans cesse présentes à l'esprit. Un des principaux est qu'on ne doit jamais supposer une intention symbolique, ni accepter une explication fondée sur une pareille supposition, si on n'en trouve la preuve dans les écrits des Pères ou des anciens liturgistes.

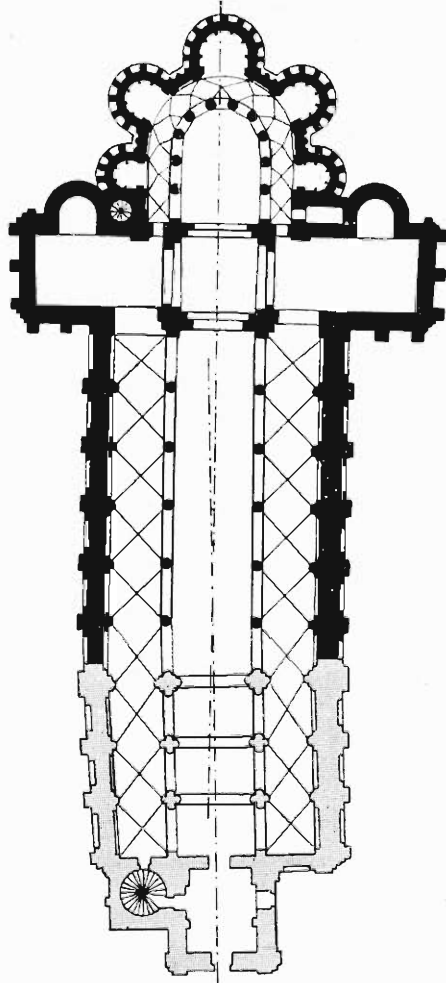


Fig. 1. — Plan de Saint-Savin.

dérations tellement ingénieuses qu'il perd de vue la thèse dont il a

percée au flanc de Notre-Dame de Paris, et qui a conservé à travers les siècles le nom de *Porte rouge*, est la figure de la plaie faite par la lance au côté droit de Jésus-Christ». C'est, je crois, à un article de Madame Félicie d'Ayzac qu'il a emprunté cette idée, sans remarquer qu'une pareille interprétation est radicalement inconciliable avec l'opinion communément re-

Faute d'avoir observé cette règle de critique, certains archéologues sont tombés dans les plus étranges écarts d'imagination. M. de Chergé, dans un mémoire lu au Congrès de Poitiers en 1843, en a fourni un amusant exemple. Après s'être indigné en termes éloquentes contre les hommes assez aveugles pour ne pas voir l'idée symbolique qui a présidé aux irrégularités de plan si bizarres qu'on relève dans certaines églises, il se livre à des considérations tellement ingénieuses qu'il perd de vue la thèse dont il a percée au flanc de Notre-Dame de Paris, et qui a conservé à travers les siècles le nom de *Porte rouge*, est la figure de la plaie faite par la lance au côté droit de Jésus-Christ». C'est, je crois, à un article de Madame Félicie d'Ayzac qu'il a emprunté cette idée, sans remarquer qu'une pareille interprétation est radicalement inconciliable avec l'opinion communément re-

cue que le chœur d'une église représente la tête du Christ, car la *Porte rouge* n'est pas percée dans le flanc de la nef, mais à la 3^e travée du chœur. Il faudrait donc que la lance eût frappé le Christ au visage ou au cou, pour qu'on pût raisonnablement supposer que la plaie faite par elle ait pu être figurée par cette porte.

⁽¹⁾ *Étude sur les sarcophages d'Arles*, p. xx.

entrepris la démonstration et qu'il fournit des explications qui en modifient complètement le caractère. Ainsi, pour lui, si l'église de Saint-Savin en Poitou a l'axe de la nef si tourmenté, c'est que l'architecte a voulu représenter les tortures du saint auquel elle est dédiée et qui fut condamné au supplice de la roue⁽¹⁾. Si l'église de Saint-Génitour, au Blanc, a son chevet tellement hors d'axe qu'il est comme séparé de la nef, c'est qu'on a voulu rappeler que son saint patron avait eu la tête séparée du tronc⁽²⁾. Nous voilà loin de l'opinion commune qui voit dans ces irrégularités de plan une allusion voulue à l'attitude du Christ expirant sur la croix; aussi ces divagations ont-elles eu peu de succès. Les partisans de l'idée symbolique ont été les premiers à en proclamer l'inanité, sans s'apercevoir que leur thèse n'est pas plus admissible et que l'examen seul des monuments aurait dû leur en montrer la fragilité.

Pour pouvoir, en effet, soutenir avec quelque vraisemblance que la déviation de l'axe avait pour objet de rappeler l'attitude que la tradition prête au Christ expirant, il faudrait que l'inclinaison du chevet fût toujours dirigée dans le même sens que la tête du Christ sur les crucifix. Or il n'en est pas ainsi.

Tout le monde sait qu'il est de règle de figurer le Christ expirant sur la croix, la tête penchée sur l'épaule droite, c'est-à-dire du côté gauche par rapport au spectateur qui regarde la croix. C'est donc à gauche, ou vers le Nord dans les églises régulièrement orientées, que l'axe du chevet devrait toujours incliner pour que l'idée de voir dans cette déviation une préoccupation symbolique fût le moins du monde plausible. Or il est facile de prouver que la déviation de l'axe est loin de se produire toujours du même côté⁽³⁾. Elle

⁽¹⁾ *Bull. monum.*, t. IX, p. 552.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 553.

⁽³⁾ Je n'ai pas besoin, je pense, pour fournir cette preuve, d'apporter ici de longues et fastidieuses énumérations. Parmi les nombreux monuments dans lesquels l'axe du chœur

incline au Sud, je me contenterai de mentionner les suivants dont les plans sont publiés dans des ouvrages bien connus, ce qui rend la vérification facile :

Église de Guibray à Falaise (Ruprich Robert, *Archit. norm.*, t. I, pl. VIII).

a lieu à droite aussi souvent qu'à gauche, au Sud aussi bien qu'au Nord⁽¹⁾.

Ce fait seul suffirait à montrer combien l'interprétation symbolique qu'on a prétendu donner de cette particularité est peu fondée. Mais il y a mieux.

Il est de règle aujourd'hui de figurer le Christ en croix, la tête tombant sur l'épaule droite; mais il n'en fut pas toujours ainsi, bien au contraire; pendant de longs siècles, les chrétiens hésitèrent à représenter les souffrances du Christ avec le réalisme qui plus tard fut de mode; au XII^e siècle encore la grande majorité des artistes nous montre sur la croix, non pas le Christ en proie à l'agonie, le corps affaissé par la souffrance et la tête penchée sur l'épaule, mais le Christ triomphant, le corps bien droit et la tête haute. Comment concilier cette particularité iconographique avec l'interprétation symbolique de la

Notre-Dame-sur-l'Eau à Domfront (*ibid.*, t. I, pl. IX).

Trinité d'Angers (*Bull. mon.*, t. VII, p. 530).

Le Dorat (*ibid.*, t. IX, p. 545).

Thil-Chatel (*ibid.*, t. X, p. 148).

Saint-Gilles [Gard] (*ibid.*, t. X, p. 670).

Saint-Germer, chapelle de la Vierge (*ibid.*, t. XIII, p. 57).

Crypte de Salaise [Isère] (*ibid.*, t. XXV, p. 649).

Cambronne [Oise] (*Archives des monum. hist.*, petit in-fol., t. I, pl. 22).

Voulton [Seine-et-Marne] (*ibid.*, t. I, pl. 72).

Autheuil [Orne] (*ibid.*, t. II, pl. 20).

Chapelle du Cresker à Saint-Pol-de-Léon (*ibid.*, t. II, p. 56).

Vézelay (*ibid.*, t. III, pl. 2).

Saint-Nicolas-du-Port (*ibid.*, t. III, pl. 73).

Hernent [Puy-de-Dôme] (*ibid.*, t. IV, pl. 16).

Aime [Savoie] (*ibid.*, t. IV, pl. 27).

Meymac [Corrèze] (*ibid.*, t. IV, pl. 52).

Beaulieu [Corrèze] (*ibid.*, t. IV, pl. 64).

Ennezat [Puy-de-Dôme] (*ibid.*, t. IV, pl. 70).

Béymoutiers [Haute-Vienne] (*ibid.*, t. IV, pl. 74).

Vigan [Lot] (*ibid.*, t. V, pl. 71).

Saint-Germain-des-Prés (Lenoir, *Statist. monum. de Paris*, t. I).

Baume-les-Messieurs (*Bull. archéol. du Comité des trav. hist.*, 1892, p. 412).

Cathédrale de Nîmes (*Congr. archéol. de Nîmes*, 1897, p. 218).

Saint-Hilaire de Poitiers (*Congr. archéol. de France*, 70^e sess., p. 21).

Ces exemples suffisent à montrer combien est grande l'erreur des archéologues, qui ont prétendu que la déviation de l'axe est presque toujours dirigée vers le Nord.

⁽¹⁾ J'ignore si une statistique bien complète ferait pencher la balance d'un côté plutôt que de l'autre. Mais depuis que mon attention a été éveillée sur cette question, j'ai eu occasion d'examiner plusieurs centaines d'églises, et je n'ai pas constaté que la déviation vers le Nord fût plus fréquente que vers le Sud.

déviations de l'axe? Je comprendrais qu'on voulût, malgré le silence des textes, supposer une intention symbolique, si cette particularité ne se rencontrait qu'à partir de l'époque où il fut de règle de toujours représenter le Crucifié la tête tombant sur l'épaule, c'est-à-dire depuis le XIII^e siècle; mais comment croire à une préoccupation mystique quand cette anomalie se remarque dans une foule d'églises construites à une époque où, sur le plus grand nombre des crucifix, le Christ avait la tête droite?

Comment enfin admettre cette interprétation symbolique quand on relève tant d'exemples de déviation dans des églises où l'on n'a même pas eu l'idée de représenter le Christ en croix, car on ne leur a pas donné le plan cruciforme? C'est le cas des églises sans transept⁽¹⁾, comme Notre-Dame-la-Grande à Poitiers (fig. 2), des églises carrées à coupole centrale, comme Saint-Serge et Saint-Bacchus à Constantinople (fig. 3) et de certaines églises rondes munies d'absidioles ou de porches⁽²⁾, comme la curieuse petite chapelle de Chambon en Auvergne (fig. 4).

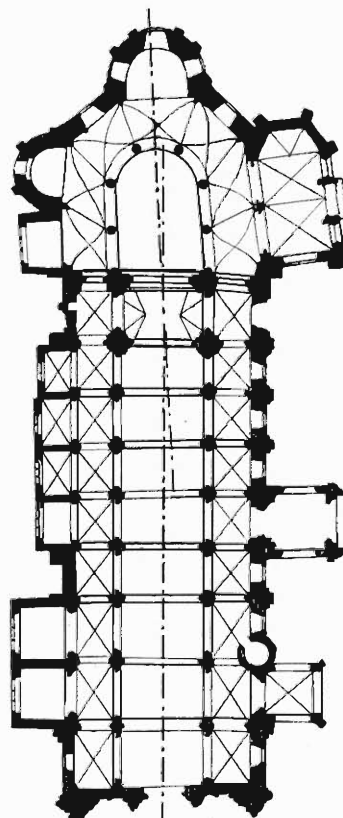


Fig. 2. — Plan de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers.

⁽¹⁾ Comme églises dénuées de transept et dont l'axe présente une forte brisure à droite ou à gauche, je citerai : la cathédrale de Coire (Dehio, *Die kirchliche Baukunst des Abendlandes*, pl. CLVII), l'église d'Appeville (*Archives des mon. hist.*, petit in-fol., t. II, pl. 86); celle de Bagnaux (*ibid.*, t. I, pl. 38); celle de Voulton (*ibid.*, t. I, pl. 62), etc.

⁽²⁾ La chapelle ronde de Chambon (Puy-de-Dôme) a son autel placé dans une niche rectangulaire qui forme une très légère saillie sur l'extérieur. On entre par une sorte de porche rectangulaire qui s'ouvre en face de l'autel et dont l'axe fortement dévié vers le Sud n'est même pas normal au plan de la chapelle (*Arch. des mon. hist.*, t. IV, pl. 4).

Voilà, il me semble, des arguments irréfutables, qui confirment ce que l'on pouvait conclure du silence des textes, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais eu la moindre intention symbolique dans la déviation de l'axe.

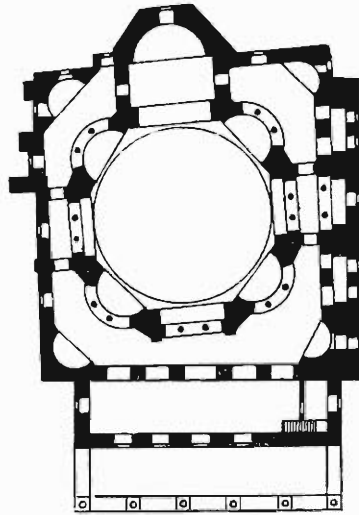


Fig. 3. — Plan de Saint-Serge et Saint-Bacchus à Constantinople.

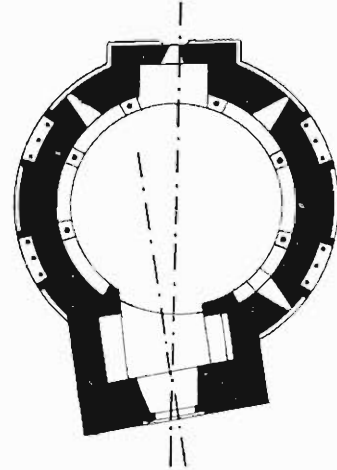


Fig. 4. — Chapelle de Chambon (Puy-de-Dôme).

Je serai même à cet égard encore plus affirmatif que Kraus et Sauer et j'estime qu'ils ont eu tort d'admettre qu'une semblable intention ait pu parfois se rencontrer à la fin du moyen âge. Non seulement, en effet, on n'a jamais cité aucun document, aucun fait, qui autorise à penser qu'on ait eu en cette matière d'autres idées au xv^e siècle qu'aux époques plus anciennes, mais on a la preuve positive que cette préoccupation symbolique était inconnue aux architectes du xv^e siècle. Il existe, en effet, à Metz, une église bâtie par les Célestins entre 1371 et 1409. Elle présente une inflexion de l'axe très marquée. Or la chronique manuscrite de Lutange nous apprend que l'architecte qui l'avait bâtie, « honteux d'avoir fait son œuvre ainsi tortue, en mourut de deuil et de tristesse »⁽¹⁾. Voilà donc un témoi-

⁽¹⁾ Kraus, *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, t. III, p. 674.

gnage formel qui prouve, non seulement que le constructeur de cette église n'a été inspiré par aucune idée symbolique, mais aussi que personne au xv^e siècle dans cette partie de la Lorraine — et probablement dans le reste du monde occidental — n'avait la moindre idée de la préoccupation mystique que les archéologues du xix^e siècle ont si complaisamment prêtée aux bâtisseurs d'églises du moyen âge.

Il me paraît donc amplement démontré que vouloir expliquer par une idée symbolique l'inclinaison de l'axe des églises est de la fantaisie pure. Mais alors quelle raison en donner? J'avoue que plusieurs de celles qu'on a proposées ne valent pas grand'chose, et c'est là sans doute ce qui a fait en partie le succès de l'opinion que je viens de réfuter.

Ainsi on a prétendu justifier cette irrégularité par des considérations d'esthétique. Cette opinion, soutenue notamment au Congrès de Saint-Brieuc⁽¹⁾ en 1872, a rencontré en France peu d'adhérents, d'autant que quelques-uns des arguments par lesquels on a prétendu la défendre sont entachés d'erreurs matérielles faciles à démontrer⁽²⁾. Mais elle a été reprise récemment en Amérique par M. Goodyear, qui depuis une dizaine d'années dépense beaucoup d'ardeur, de temps et d'argent pour justifier à l'aide de mesures minutieuses et de photographies innombrables une thèse étrange, c'est à savoir que les irrégularités que l'on remarque dans les églises du moyen âge : déviation de l'axe, manque de symétrie, inclinaison de certains piliers, etc., loin d'être des faits accidentels indépendants de la volonté des constructeurs,

⁽¹⁾ *Bull. mon.*, t. XXXIX, p. 725.

⁽²⁾ Ainsi Sir Stafford Carey, pour la justifier, prétend qu'il y a des déviations de l'axe dans des églises sûrement bâties d'un seul jet comme Saint-Étienne-du-Mont à Paris. Or l'exemple se retourne contre lui, car le moindre examen de cette église prouve que le chœur n'est pas contemporain de la nef. Un simple

coup d'œil jeté sur la forme des arcades, le profil des moulures, les bases des piliers, etc., montre qu'il est plus ancien. La déviation de l'axe ayant lieu précisément au point où commence le changement de style, on est forcé d'en conclure qu'elle est due à ce que les travaux n'ont pas été menés d'un seul trait, et non à une idée esthétique préconçue.

seraient le plus souvent la conséquence de préoccupations esthétiques⁽¹⁾. Ces « raffinements », c'est le nom que M. Goodyear donne à ces anomalies, constitueraient à ses yeux une des principales causes de ce charme indéfinissable que présentent les vieilles constructions du moyen âge, et qu'on cherche vainement dans les pastiches du XIX^e siècle.

Je ne veux point ici entrer dans une discussion esthétique et examiner s'il est raisonnable de prêter aux gens du moyen âge des intentions aussi subtiles. Un critique anglais écrivait récemment, dans un des recueils les plus estimés d'outre-Manche, qu'un architecte qui aurait volontairement donné aux piliers d'une église les inflexions ou déviations dans lesquelles M. Goodyear prétend voir un raffinement artistique aurait fait une des choses les plus gauches et les plus inutiles qu'il fût possible d'imaginer⁽²⁾. J'ai bien peur que la majorité de mes lecteurs n'apprécie avec autant de sévérité cette même conception appliquée aux déviations de l'axe.

J'ajoute qu'avant de prêter à des artistes du moyen âge des intentions esthétiques si fort éloignées de nos idées, il faudrait apporter la preuve que les édifices sur lesquels M. Goodyear appuie sa théorie sont le produit d'une intelligence unique qui en a conçu le plan et dirigé l'exécution. Or je ne crains pas d'affirmer, — et j'en donnerai plus loin des preuves frappantes, — que toutes les églises où on remarque des déviations d'axe ont été bâties plus ou moins lentement et qu'il y a eu des arrêts et des reprises dans la marche des travaux. Comment dès lors pouvoir affirmer que le plan primitif comportait pareils raffinements et que les continuateurs de l'œuvre se sont crus obligés à les respecter ?

On a encore attribué certaines déviations d'axe « à des mouvements

⁽¹⁾ Les théories de M. Goodyear ont été exposées avec un grand nombre de figures en héliotypie, dans les *Memoirs of art and archaeology* publiés par le Brooklyn Institute of Arts and Sciences (vol. I, n^{os} 1, 2 et 4) et dans

l'Architectural Record, t. VI, n^o 3, et t. XVI, n^{os} 2, 5 et 6.

⁽²⁾ « One of the most clumsy, useless and stupid things that could possibly have been done », dans le *Builder* du mois d'août 1904.

imprévus dans une construction mal assise ». Or de pareils mouvements peuvent pousser un pilier hors de la verticale, jeter hors d'aplomb une tour ou un mur, mais comment admettre qu'ils puissent, sans disloquer toute la bâtisse, déplacer des murs ou des piliers et modifier l'axe suivant lequel l'architecte entendait construire l'édifice ? Si d'ailleurs, par impossible, pareil fait avait jamais pu se produire, ce serait un phénomène isolé, et l'on ne pourrait y trouver une explication raisonnable d'une anomalie dont la fréquence a frappé à juste titre tous les archéologues⁽¹⁾.

Une opinion, d'apparence plus plausible, consiste à chercher la cause du phénomène dans quelque nécessité locale, comme le manque de place, la présence d'un ruisseau ou d'une rue qu'on ne pouvait dévier⁽²⁾. Les partisans de l'idée symbolique ont repoussé cette hypothèse, sous prétexte qu'il n'était « pas vraisemblable qu'un manque d'espace ait pu jamais, déterminer un architecte à dévier l'axe d'un grand édifice au risque d'en compromettre la solidité⁽³⁾ ».

Mais la solidité d'un édifice ne saurait être compromise parce que toutes ses parties ne sont pas disposées suivant un même axe rectiligne. Or les gens du moyen âge, obligés de bâtir de grands édifices dans des agglomérations urbaines très resserrées, et n'ayant point la ressource d'exproprier les constructions voisines, auraient été souvent dans l'impossibilité de donner à leurs églises les développements nécessaires, s'ils avaient eu cette passion de la symétrie qui caractérise les architectes modernes. Bien au contraire, une foule d'exemples prouvent qu'ils n'hésitaient pas en pareil cas à dévier les lignes de leurs bâtiments, et à leur donner des formes irrégulières qui n'avaient rien d'intentionnel et surtout de symbolique⁽⁴⁾. Les anomalies de

⁽¹⁾ C'est par ce dernier argument que M. l'abbé Godard Saint-Jean a réfuté cette explication (*Bull. monum.*, t. XIII (1847), p. 346).

⁽²⁾ J'ai déjà dit plus haut que c'était l'opinion de Sauer et de Kraus.

⁽³⁾ M. Justin Bonnaire au Congrès scientifique de Nancy en 1850 (*Bull. monum.*, t. XVI, p. 502).

⁽⁴⁾ La même cause a agi sur l'architecture civile autant que sur l'architecture religieuse, et l'on ne saurait chercher ailleurs la cause

plan que présentent les églises Saint-Jean-au-Marché à Troyes (fig. 5), Saint-Symphorien à Tours⁽¹⁾, Saint-Aspais à Melun (fig. 7), le rétrécissement

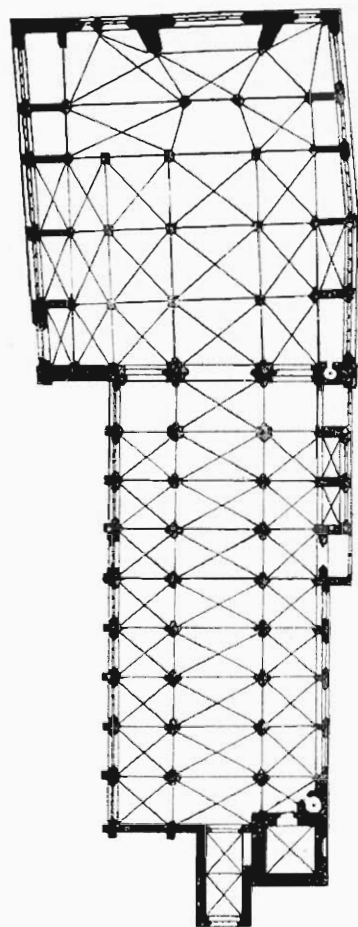


Fig. 5. — Plan
de Saint-Jean-au-Marché à Troyes.

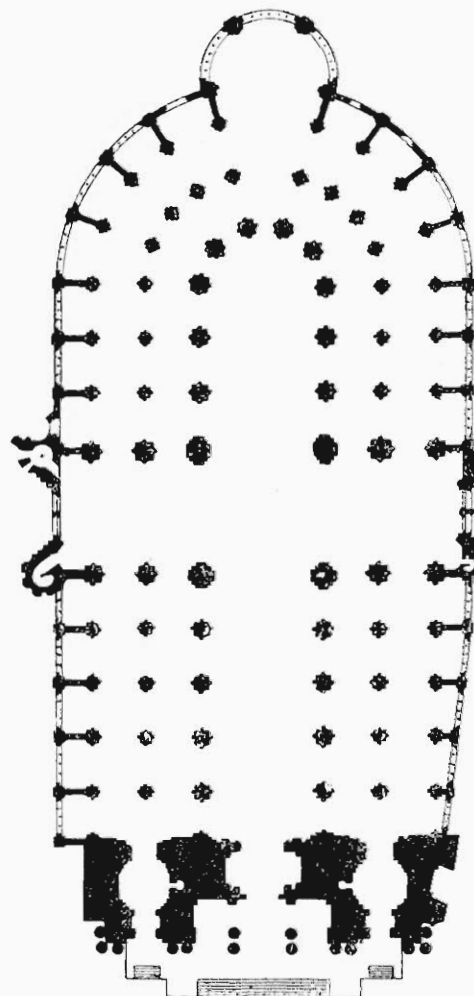


Fig. 6. — Plan
de Saint-Eustache de Paris.

du bas de la nef de Saint-Eustache à Paris (fig. 6), n'ont sûrement pas d'autre cause.

des irrégularités que présente le plan de beaux édifices comme l'hôtel de Jacques

Cœur à Bourges ou l'hôtel de Cluny à Paris.

⁽¹⁾ *Bull. mon.*, t. XXXIX, p. 54.

On ne saurait donc repousser à priori cette explication comme invraisemblable. Elle est sûrement bonne dans beaucoup de cas. Toutefois elle ne suffit pas à résoudre complètement le problème, car le phénomène de la déviation se rencontre dans une foule d'églises bâties au milieu de monastères où la place ne manquait pas. De plus, si l'on comprend que le manque de place ait pu avoir une grande influence sur les lignes extérieures de l'édifice, sur les dimensions des collatéraux, sur la longueur des bras du transept, sur la forme et le développement du chœur, on voit moins bien comment il a pu en résulter l'obligation de briser l'axe même d'un édifice⁽¹⁾. Aussi dans les églises dont les irrégularités tiennent uniquement à cette cause, ne constate-t-on souvent aucune déviation d'axe bien apparente entre le

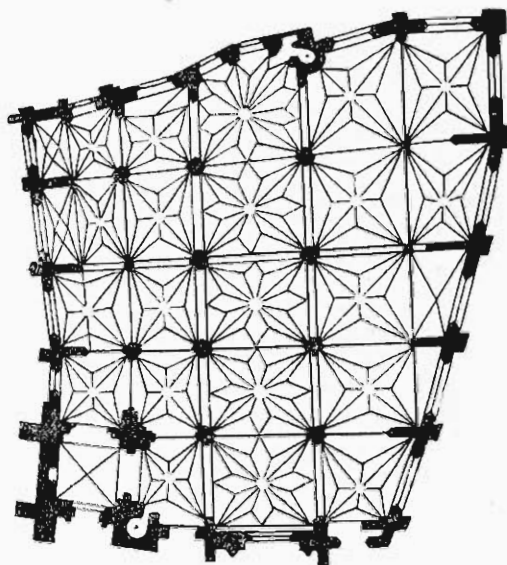


Fig. 7. — Plan de l'église Saint-Aspais, à Melun.

chœur et la nef. Saint-Aspais de Melun en est une preuve (fig. 7). Il est donc bien possible que les cas réellement imputables à cette cause soient moins nombreux que Kraus et Sauer n'ont paru le croire.

On a cherché encore à expliquer la déviation par quelque nécessité de construction résultant de la nature du sol sur lequel on bâtissait. C'est notamment la raison qu'on a donnée de l'irrégularité du plan de la cathédrale de Quimper. Mais Mérimée l'a repoussée en termes catégoriques : « On a, dit-il, expliqué cette bizarrerie en disant

⁽¹⁾ Ainsi le manque de place a obligé les architectes de Saint-Eustache, à Paris, à rétrécir progressivement les chapelles de la nef; des nécessités locales ont obligé à rétrécir le

chœur de l'église de Puisieux [Loiret] (*Archives des monum. hist.*, t. III, pl. 28). Mais l'axe de ces édifices n'est pas sensiblement dévié pour cela.

que le terrain était mauvais et que pour en trouver un plus solide, on avait dû s'écarter de la ligne droite. Cela m'a paru absurde; la déviation est trop faible pour avoir pu donner la solidité que l'on cherchait ⁽¹⁾. »

D'autres ont cru trouver la raison de ces déviations dans le désir d'éviter les fondations d'une église antérieure. C'est ainsi, par exemple, que Poole a prétendu expliquer la forte déviation de l'axe qui se rencontre à la cathédrale d'York. Mais cette explication ne vaut rien, car d'innombrables exemples prouvent que les gens du moyen âge, loin d'éviter les fondations d'édifices antérieurs, s'en servaient volontiers pour asseoir leurs constructions ⁽²⁾. De plus, comme l'ont fait remarquer avec raison Neale et Webb ⁽³⁾, si cette explication était fondée pour la cathédrale d'York, ce serait là un fait accidentel, et cela ne saurait fournir une justification satisfaisante des innombrables cas de déviation que l'on constate.

Faut-il admettre, comme l'a fait Sauer, que le phénomène peut tenir à la maladresse ou à l'inattention apportée par les architectes dans l'orientation de leurs églises ⁽⁴⁾? C'est une hypothèse qui serait assez plausible si cette anomalie ne se rencontrait qu'aux époques où l'art de bâtir était encore dans l'enfance. Mais elle s'observe dans les églises gothiques aussi bien que dans les églises romanes, elle se rencontre non seulement dans des églises secondaires bâties avec négligence, mais même dans les plus belles cathédrales, dans celles dont les architectes ont déployé la plus parfaite connaissance de toutes les ressources de leur art. Aussi peut-on comprendre la vivacité que les partisans de l'idée symbolique ont mise à rejeter une pareille explication ⁽⁵⁾.

Et cependant les irrégularités de plan sont si fréquentes dans nos

⁽¹⁾ *Bull. monum.*, t. IX, p. 545.

⁽²⁾ On en a trouvé une preuve remarquable lors des fouilles exécutées pour la construction du calorifère de l'église Saint-Ouen à Rouen. Elles ont montré que les fondations de l'église actuelle étaient établies sur celles de l'église romane qui l'a précédée.

⁽³⁾ *The Symbolism of Churches*, p. LXXXVII.

⁽⁴⁾ Sauer, *Symbolik des Kirchengebäudes*, p. 293.

⁽⁵⁾ On ne peut néanmoins s'empêcher de sourire devant l'indignation qu'ont manifestée certains partisans convaincus de l'idée symbolique à la pensée que d'aussi grands artistes

églises et de nature si variée que les symbolistes les plus convaincus se sont souvent trouvés dans l'impossibilité d'en donner d'autre raison que la négligence ou le caprice des architectes.

Or j'estime que l'on a beaucoup abusé de cette explication. Dans une foule de cas, un examen un peu attentif permet de reconnaître qu'il n'y a pas eu de négligence, encore moins de caprice, et que ces irrégularités proviennent uniquement des difficultés matérielles auxquelles les maîtres des œuvres se heurtaient lorsqu'il leur était interdit de faire table rase de toutes les constructions élevées antérieurement sur le sol où ils opéraient.

Ces difficultés matérielles ont joué un très grand rôle dans les déviations d'axe qui nous étonnent.

Mais, dira-t-on, on rencontre de ces déviations même dans des édifices où il est difficile de croire que l'on ait été gêné par aucune construction antérieure. L'explication en est facile, et voici bien des années que je l'ai donnée pour la première fois à mes élèves de l'École des chartes :

On considère généralement les édifices du moyen âge comme s'ils étaient sortis d'une seule pièce du cerveau d'un architecte, qui les aurait exécutés d'un seul jet tels qu'il les avait conçus. Or rien n'est plus faux; la vérité est que les églises bâties d'un seul jet sont d'une extrême rareté. En disant cela, je ne parle pas seulement de celles — dont le nombre est si grand — qui se composent de parties bien distinctes élevées à des époques différentes; ou de celles qu'on a dû agrandir plus tard et dans lesquelles on ne s'est pas préoccupé de raccorder convenablement les parties neuves avec les restes de l'église préexistante parce que ces restes étaient destinés à disparaître et que c'est seulement le manque de ressources qui ultérieurement les a fait conserver.

que ceux du moyen âge aient pu commettre des maladresses. « Refuser, dit M. de Chergé, à ces demi-dieux, à ces génies surnaturels, à ces hommes de foi, qui étaient aussi de grands artistes, la connaissance des premiers éléments

de l'art qu'ils vous font admirer dans la sublimité de leurs œuvres! Non, un tel système ne saurait se soutenir! » (*Bull. monum.*, t. IX, p. 544).

Je vais plus loin, et je prétends que les églises même dont toutes les parties essentielles portent le cachet d'une même époque, que celles même qui paraissent les plus homogènes, ont été bâties par étapes successives, de façon qu'on pût utiliser pour les besoins du culte les parties déjà construites pendant qu'on poursuivait sur d'autres points l'œuvre commencée. Il n'est généralement pas nécessaire de se livrer à un examen très minutieux d'un édifice pour découvrir une foule de preuves matérielles de ce fait. Tantôt c'est un décrochement dans l'appareil, tantôt l'interruption brusque de quelque bandeau ou autre menu motif de décoration; ailleurs c'est un changement de style dans les chapiteaux, ou une différence de niveau inattendue; je ne parle pas des changements de forme qui frappent tous les regards et qui montrent aux plus aveugles qu'un intervalle assez long s'est écoulé entre la construction de deux travées contiguës. En un mot, si l'on excepte les simples chapelles ou les églises de très petites dimensions, on peut dire qu'il n'y a pas une église du moyen âge dont toutes les parties aient été élevées simultanément, et dont les fondations aient été implantées d'un seul coup. Il en résulte que les architectes qui présidaient à la suite des travaux avaient à raccorder les maçonneries nouvelles avec les parties antérieurement construites, et c'était là un problème dont on comprendra toute la difficulté si l'on songe que la célébration du culte dans une partie de l'église obligeait à élever, entre cette partie et le chantier où se poursuivaient les travaux, des cloisons ou des murs qui interceptaient complètement la vue. Or les gens du moyen âge, ne connaissant aucun des instruments qui permettent aux modernes de se repérer avec précision et de raccorder, malgré tous les obstacles, les lignes les plus compliquées, éprouvaient le plus grand embarras pour prendre leurs repères, et une erreur minime avait souvent pour conséquence une déviation très marquée dans les alignements⁽¹⁾.

⁽¹⁾ La difficulté était encore accrue par ce fait qu'au lieu de démolir en grand les con-

structions qu'ils voulaient remplacer, il leur arrivait souvent de les reprendre pierre à

Là est la vraie cause, ou du moins la cause principale des innombrables irrégularités que l'on peut relever dans les églises du moyen âge. Si les déviations d'axe sont plus communes au chœur que dans les autres parties de l'église⁽¹⁾, c'est que le sanctuaire étant la partie la plus indispensable dans une église, on commençait ordinairement les travaux de construction par le chœur; et dès qu'il était en état de servir au culte, on le fermait par des murs ou des cloisons provisoires avant de continuer la construction. Mais la nef elle-même a souvent été construite en deux ou trois étapes et il est rare en ce cas qu'on ne puisse s'en apercevoir à quelque irrégularité dans les alignements⁽²⁾. Si les déviations d'axe y sont peut-être moins nombreuses et moins marquées qu'au chœur, cela tient à ce que la nef étant moins indispensable que le chœur à la célébration des offices, on pouvait plus facilement supprimer tout ou partie des cloisons qui interceptaient la vue au moment où l'on voulait poursuivre les travaux.

L'explication que je viens de donner de la déviation de l'axe rencontrera, je pense, l'adhésion de quiconque sait dans quelles conditions les églises étaient bâties. Toutefois la théorie que je combats est si profondément ancrée dans beaucoup d'esprits, qu'il est peut-être utile de corroborer ma démonstration par quelques preuves matérielles. Je n'ai pour cela que l'embaras du choix, car dans toutes les églises que j'ai citées, et j'aurais pu en allonger beaucoup la liste, j'ai constaté que les déviations de l'axe coïncidaient avec des étapes différentes de la construction.

Prenons, par exemple, Saint-Germain-des-Prés. Le chœur de cette belle église incline fortement au Sud (fig. 8). Or cela tient uniquement à ce que l'édifice n'est pas homogène et que ce chœur est venu

pierre. On peut saisir sur le vif des preuves de cette façon de procéder, dans les reprises inachevées que l'on constate à l'extrémité Nord du transept de Notre-Dame de Laon, ou à l'entrée du chœur de l'église de Montiérender.

⁽¹⁾ Cela ne me paraît aucunement prouvé d'ailleurs.

⁽²⁾ Telle est l'explication de la forte déviation qui se remarque au bas de la nef de l'église de Saint-Savin, dont j'ai parlé ci-dessus.

remplacer dans le troisième quart du XII^e siècle l'abside de l'église élevée au XI^e siècle par l'abbé Morard et dont la nef a été conservée⁽¹⁾.

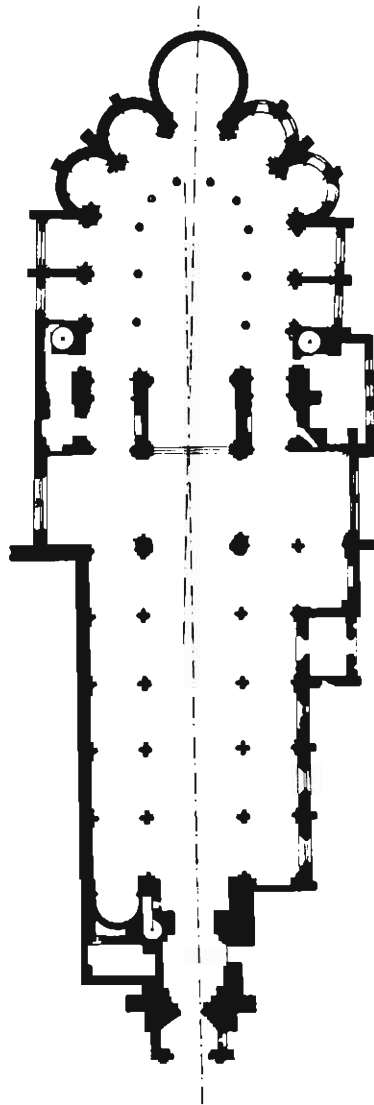


Fig. 8. — Plan
de Saint-Germain-des-Prés.

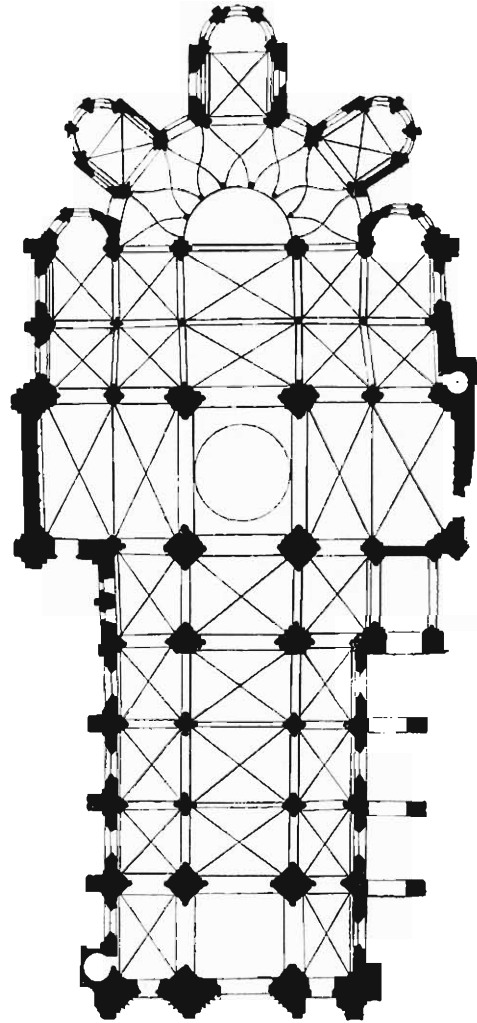


Fig. 9. — Plan
de Saint-Laumer de Blois.

À Saint-Laumer de Blois (fig. 9), les irrégularités ne sont pas moins

⁽¹⁾ En réalité, le chœur lui-même n'a pas été bâti entièrement d'un seul coup. On éleva

d'abord le rond-point et les trois travées qui le précèdent. On s'aperçut alors que leur

marquées. L'axe de l'église, au lieu d'être rectiligne, forme une ligne brisée suivant trois directions différentes. La première correspond aux quatre premières travées de la nef. La cinquième travée et le transept inclinent légèrement vers le Nord. Enfin le chœur est établi

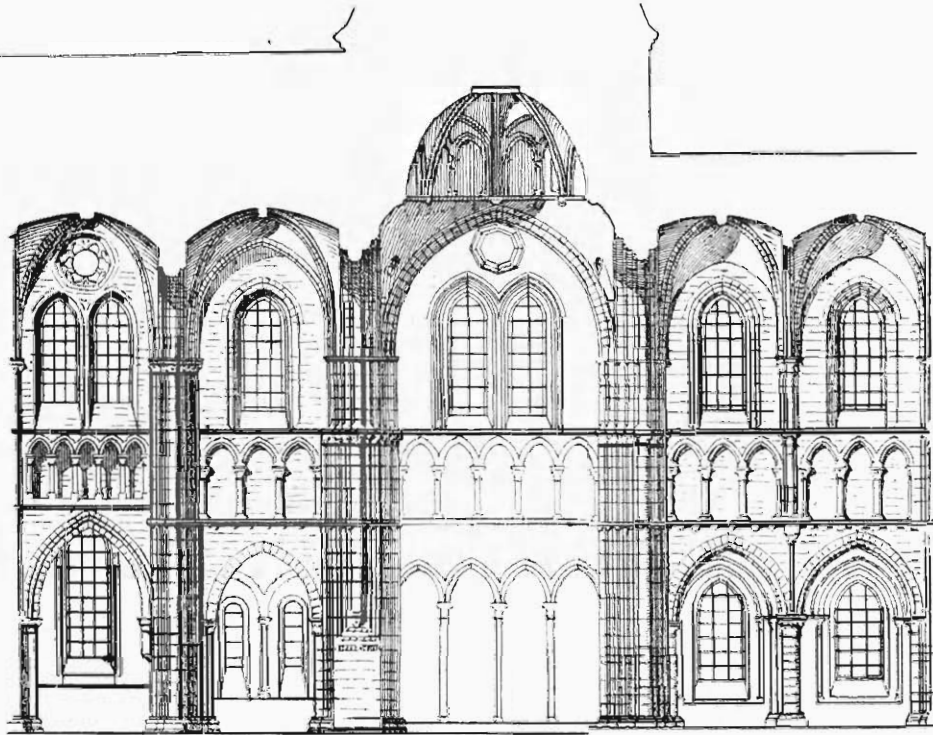


Fig. 10. — Coupe longitudinale de l'église Saint-Laumer.

suivant une troisième direction encore plus inclinée vers le Nord. Y a-t-il là quelque idée de symbolisme? Un rapide examen de quelques-unes des particularités que présente le monument permettra d'en juger. Un coup d'œil sommaire sur une coupe longitudinale de l'édifice (fig. 10) montre qu'il n'a pas été bâti d'un seul coup⁽¹⁾.

axe ne concordait aucunement avec celui de la nef, et, pour atténuer ce défaut, on infléchit légèrement l'axe de la travée attenante au transept. Cette inflexion est trop peu accentuée pour être sensible sur un plan à petite échelle, mais elle est très visible

quand on se tient près de l'entrée du monument.

⁽¹⁾ On peut le vérifier sur les beaux relevés faits par M. de Baudot pour la Commission des monuments historiques et d'après lesquels j'ai fait exécuter les figures ci-jointes.

On a suivant l'usage commencé par le chœur. Le transept a sûrement été construit à une date postérieure, car il n'a pas les dimensions que l'architecte du chœur avait prévues. Il est plus long, de telle sorte que ses piles ne sont pas aux points où on supposait qu'elles seraient quand on implanta celles du chœur, et pour faire le raccord, il a fallu dévier les axes d'une partie des arcs. La travée de nef attenante au transept a dû être élevée en même temps, mais quoique elle ressemble beaucoup aux travées du chœur, elle est sûrement moins ancienne, car ses voûtes hautes et basses sont d'ogives, tandis que les voûtes basses du chœur sont d'arêtes; elles ont des formerets tandis qu'il n'y en a pas au chœur, etc. Enfin les quatre premières travées de la nef marquent sûrement une troisième époque dans la construction, car leur dessin n'est pas le même que celui de la travée voisine du transept; elles ont comme supports des piles rondes cantonnées de quatre colonnes, au lieu de piles en losange flanquées de colonnettes. L'arcature du triforium y compte cinq baies au lieu de trois; il y a deux fenêtres par travée surmontées d'un oculus festonné au lieu d'une baie unique. Voilà donc trois étapes bien marquées dans la construction, et leur coïncidence avec les trois axes différents suivant lesquels l'église est bâtie prouve bien qu'il n'y a là aucune recherche de symbolisme, mais que ces irrégularités tiennent uniquement à la façon dont les travaux ont été conduits.

Même remarque dans la superbe église de Saint-Nicolas-du-Port près de Nancy (fig. 11). Tout le monde est frappé en y entrant de la forte inclinaison que son axe présente à partir du transept. Or malgré l'homogénéité apparente du monument, il est facile de reconnaître à maint détail que l'édifice n'a pas été bâti d'un seul jet et que c'est au point exact où se produit la rupture de l'axe qu'il y a eu interruption dans les travaux. À l'Est de ce point, en effet, les chapelles latérales sont divisées en deux par une pile bien marquée, elles sont éclairées par des baies géminées. À l'Ouest, la pile séparative a disparu, et les fenêtres des chapelles sont à trois formes au lieu de deux.

Tout le monde connaît Notre-Dame de Paris (fig. 12). C'est un des nombreux exemples d'églises dont l'axe du chœur incline légèrement

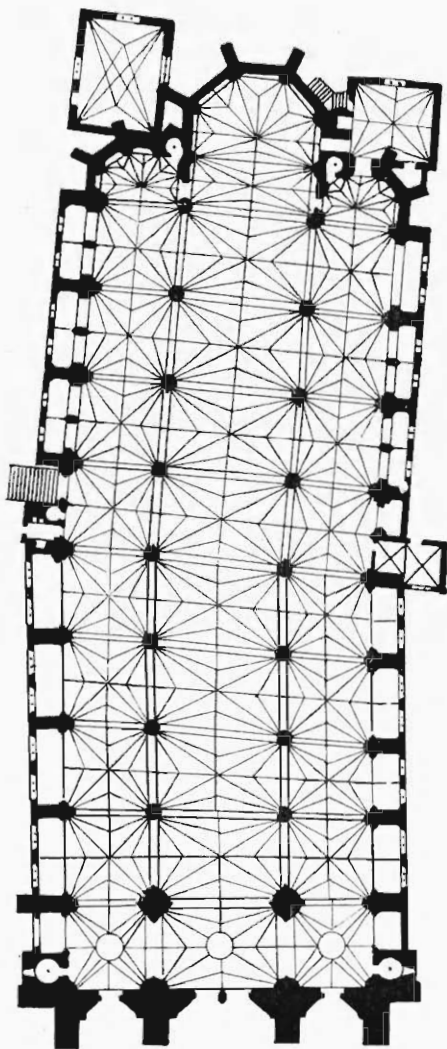


Fig. 11. — Plan de Saint-Nicolas-du-Port.

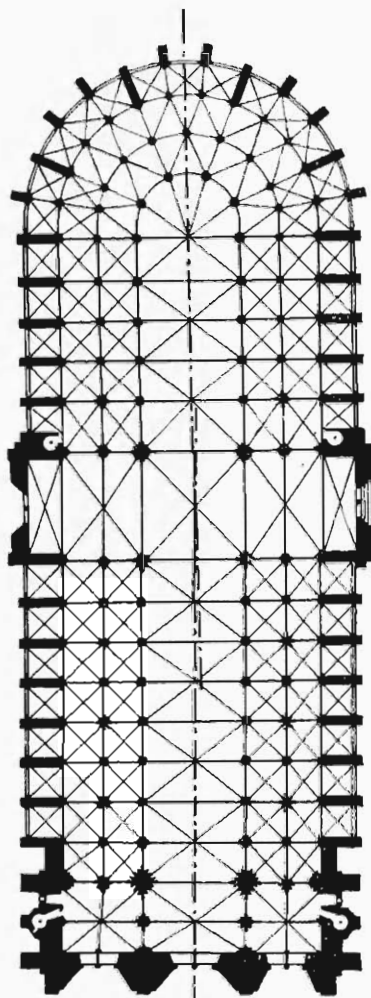


Fig. 12. — Plan de Notre-Dame de Paris.

vers la gauche⁽¹⁾. À coup sûr, s'il y a un cas où l'explication que j'ai

⁽¹⁾ Cette inclinaison n'étant pas très accentuée, la plupart des auteurs qui ont reproduit le plan de cette cathédrale, à commencer par Viollet-le-Duc (*Dictionnaire d'architecture*, t. II,

p. 294), ont négligé d'en tenir compte. Mais elle est très bien indiquée dans le plan donné par Gilbert, *Description historique de la basilique de Paris*, p. 50.

donnée de la déviation de l'axe peut sembler en défaut, c'est bien celui-ci, car cette cathédrale est si homogène d'aspect qu'on peut croire, à première vue, qu'elle a été bâtie d'un seul jet. Il n'en est rien cependant, et un examen attentif permet d'affirmer qu'au point où se manifeste la déviation de l'axe, il y a eu interruption dans les travaux, car à l'Est de ce point, c'est-à-dire dans le chœur, la maîtresse voûte est plus basse, les chapiteaux des grosses colonnes sont d'un dessin large et simple, ceux du triforium sont encore de style presque roman, les piles séparant les deux bas côtés sont toutes rondes; dans la nef, au contraire, la voûte est plus haute, les chapiteaux des grosses colonnes sont fouillés avec un soin extrême, ceux du triforium ont des crochets de style franchement gothique, les piles séparant les bas côtés sont entourées de deux en deux d'une ceinture de huit colonnettes. En un mot, les différences de détail sont assez nombreuses pour qu'on puisse affirmer que la construction s'est faite en deux étapes bien distinctes. La déviation de l'axe n'a donc rien de symbolique; elle résulte uniquement de la façon dont la marche des travaux a été conduite.

Je pourrais multiplier les exemples de ce genre, mais ceux-là me paraissent assez topiques pour me dispenser d'insister. J'ajouterai cependant une dernière remarque.

Ce qui compliquait encore la difficulté de raccorder exactement des constructions exécutées en plusieurs fois, c'est que des nécessités pratiques ou des considérations de quelque autre ordre amenaient souvent les architectes à sauter, dans la conduite des travaux, d'une extrémité de l'édifice à l'autre.

Voici, par exemple, l'église abbatiale de Saint-Denys (fig. 13), M^{me} Félicie d'Ayzac a soutenu qu'on ne pouvait attribuer la brisure très marquée que présente son axe longitudinal à une interruption dans les travaux, attendu que cette église avait été reconstruite par Suger presque d'une seule pièce⁽¹⁾. Or elle a perdu de vue un fait d'une impor-

⁽¹⁾ *Revue de l'art chrétien*, t. IV, p. 598. — Cf. *ibid.*, p. 604.

tance capitale, que nous savons par Suger lui-même : c'est qu'on commença par reconstruire le chœur, puis on passa à la façade principale, qui fut complètement refaite avant qu'on s'occupât de reconstruire la nef⁽¹⁾. Il y a donc eu trois phases dans la construction; or l'axe de l'église est brisé suivant trois directions qui correspondent manifestement à ces trois phases⁽²⁾. Comment dès lors peut-on supposer qu'il y ait eu là une préoccupation esthétique ou symbolique?

Je pense qu'aucune illusion ne peut maintenant rester dans l'esprit de mes lecteurs sur la valeur de la théorie que je combats, et j'espère les avoir convaincus du rôle prépondérant qu'il convient d'attribuer dans le problème dont je poursuis la solution, à la nécessité de clore les parties déjà construites afin de les livrer au culte, et à la gêne que causait la présence de constructions préexistantes que l'on tenait à conserver soit à titre définitif, soit du moins jusqu'au jour éloigné où l'on aurait les ressources nécessaires pour les faire disparaître.

Ce qui achève d'ailleurs de prouver le bien-fondé de ma thèse,

⁽¹⁾ Je ne parle pas des travaux exécutés au XIII^e siècle sous l'abbatit de Mathieu de Vendôme, parce que ce qui reste encore de l'église de Suger permet d'affirmer que les brisures de l'axe que l'on constate actuellement existaient déjà au XII^e siècle.

⁽²⁾ Les dimensions forcément restreintes du plan que je donne ici ne m'ont permis de figurer que deux de ces directions : celle du chœur et celle du bas de la nef; ce sont d'ailleurs les seules parties de l'église où l'œuvre de Suger est encore bien reconnaissable.

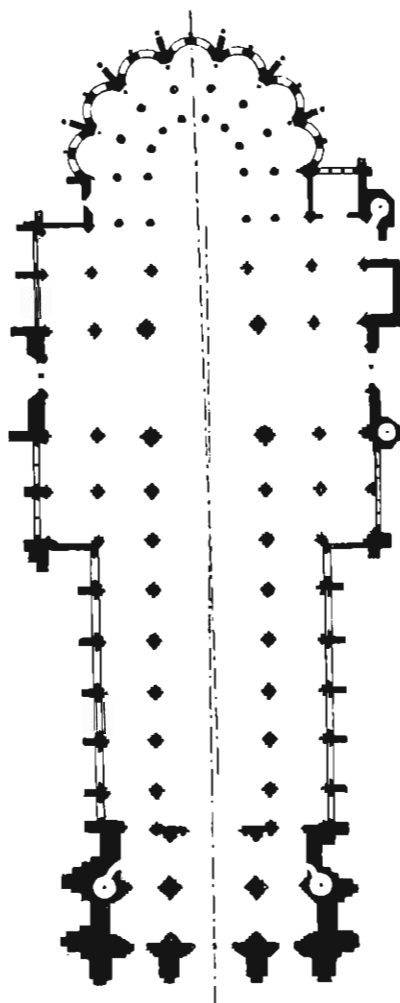


Fig. 13. - - Plan de l'église de Saint-Denys.

c'est que les déviations d'axe et les irrégularités de plan ne se rencontrent pas seulement dans la nef ou le chœur des églises. Le hasard des reconstructions partielles, des agrandissements, des additions au plan primitif en a occasionné de semblables dans toutes les parties des monuments.

L'imperfection des procédés dont on disposait pour se repérer a même été la cause de choquantes irrégularités dans bien des cas où le problème à résoudre semble beaucoup plus facile que celui qui consiste à aligner exactement des portions d'édifice séparées par un obstacle quelconque ou à maintenir dans un même axe des points aussi éloignés les uns des autres que les deux extrémités d'une grande église.

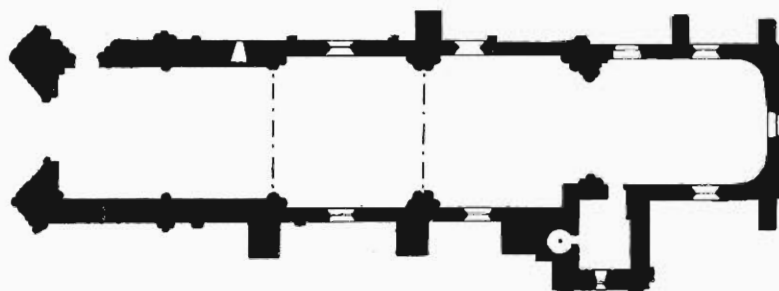


Fig. 14. — Plan de l'église de Fenioux.

Ainsi, quand on étudie le plan de la curieuse église de Fenioux (Charente-Inférieure), on est étonné de voir qu'elle est flanquée d'épais contreforts qui ne sont pas exactement dans l'axe des piliers intérieurs qu'ils devraient contrebuter (fig. 14). À quoi cela tient-il? Dira-t-on qu'il y a là une préoccupation symbolique? Évidemment non. Est-ce négligence de la part des constructeurs? Pas davantage. Il suffit de regarder l'élégant clocher de l'église, ou sa riche façade, ou sa coquette porte latérale pour être convaincu qu'on a apporté aux travaux tous les soins possibles. La vraie cause de cette anomalie, c'est que l'église de Fenioux n'est pas un bâtiment homogène. C'était primitivement un édifice à travées étroites; de petits contreforts les

contrebutaient; il s'en est conservé cinq sur le côté Nord, correspondant à quatre travées assez étroites. Or on a modifié plus tard cette disposition. À ces petites travées on en a substitué d'autres sensiblement plus grandes, que l'on voulut couvrir avec des coupoles. Pour cela, il fallut changer la disposition des piédroits des voûtes. Les anciens furent supprimés et on sépara les travées nouvelles par de gros doubleaux portés sur des faisceaux de colonnettes. Mais ces faisceaux ayant à supporter une poussée beaucoup plus considérable que celle des voûtes primitives, on jugea nécessaire de les contrebuter extérieurement par des contreforts autrement puissants que ceux qui existaient antérieurement. Or, en les construisant, on se trouva embarrassé pour les placer dans l'axe des nouveaux piédroits qu'ils devaient contrebuter. Car, pour voir ceux-ci de l'extérieur, il aurait fallu démolir le mur primitif qui formait rideau entre eux et les contreforts. Or on tint à conserver ce mur⁽¹⁾, par économie sans doute, et cet obstacle a suffi pour empêcher l'architecte de se repérer exactement et de faire concorder l'axe des piédroits qu'il élevait dans l'église avec celui des gros contreforts qui devaient leur correspondre extérieurement.

Voici un autre exemple des difficultés auxquelles se heurtaient les constructeurs; je le prends à l'étranger, car ce n'est pas seulement en France que l'on trouve des déviations d'axe et des irrégularités de plan. Les architectes anglais, italiens, allemands ne disposaient point d'instruments ou de méthodes de travail plus perfectionnés que les nôtres. Les mêmes causes ont donc produit chez eux les mêmes effets.

Il existe à Beverley, au diocèse d'York, une fort belle église gothique (fig. 15). Or non seulement l'axe du chœur ne coïncide pas avec celui de la nef, mais on remarque des anomalies qui semblent étranges dans un

⁽¹⁾ La preuve de ce que j'avance ici nous est donnée par la présence dans ce mur d'une des fenêtres primitives du monument, qui se

distingue facilement par ses proportions de celles qui furent percées lors du remaniement des voûtes.

monument aussi soigné. Ainsi les piles qui portent la nef ne sont pas placées en regard les unes des autres, et les doubleaux, au lieu de traverser la nef à angle droit, sont tous posés de biais, et ne sont même

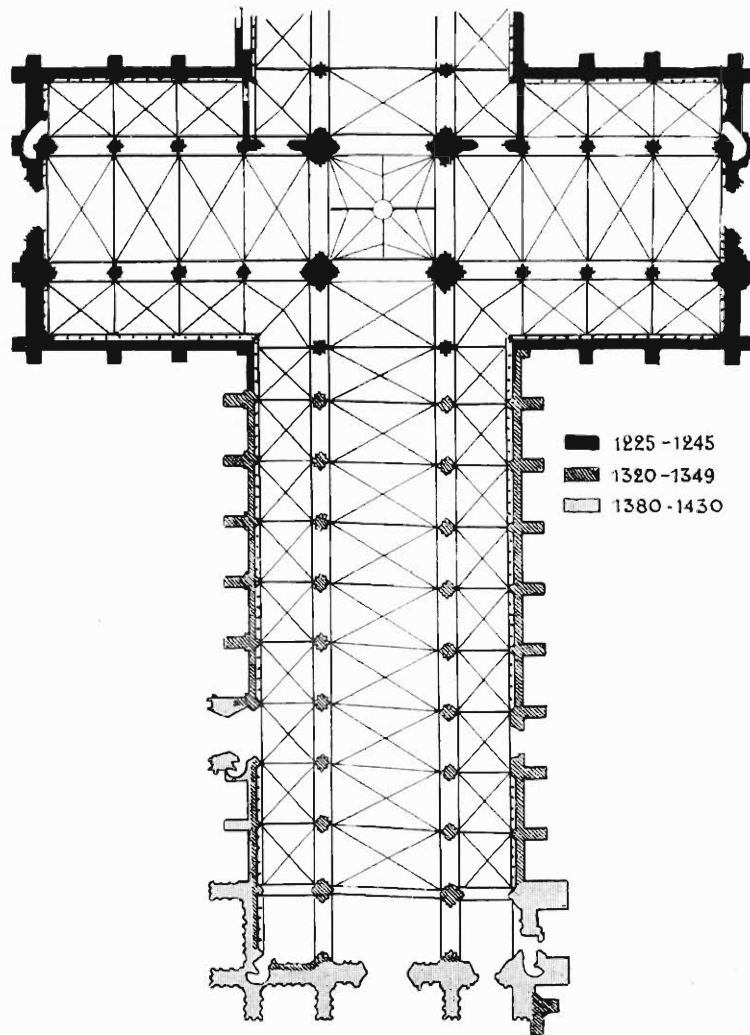


Fig. 15. — Plan de l'église de Beverley.

pas parallèles les uns aux autres. Mon savant ami M. John Bilson, qui a pris la peine de faire un relevé minutieux de cette église, a bien voulu me fournir l'explication de ces irrégularités.

L'église de Beverley était un lieu de pèlerinage qui prit au XIII^e siècle une telle importance qu'on dut la reconstruire sur un plan plus vaste.

De 1225 à 1245 on rebâtit le chœur, le transept et la travée de la nef attenante à la croisée. Puis on s'arrêta faute de ressources. On reprit les travaux en 1320, et comme la principale source de revenus sur laquelle on pouvait compter était fournie par les aumônes dues aux pèlerins qui venaient prier sur le tombeau de saint Jean de Beverley, on résolut de retarder autant que possible le moment où il faudrait déplacer ce tombeau. Il était placé à côté du point où les travaux avaient été arrêtés en 1245, dans la seconde travée de la nef en venant du transept, on prit donc le parti de laisser provisoirement subsister l'ancienne nef, et comme elle était de dimensions moindres que la nouvelle, on put, sans y toucher, entreprendre la construction des murs extérieurs des nouveaux bas côtés. On commença au Sud. Or, à l'angle du transept et de la nef, il y a de part et d'autre un contrefort partiellement engagé dans le mur du transept. Je ne sais pour quelle cause celui du Sud avait été renforcé de telle sorte que son parement est de 0 m. 25 plus avancé vers l'Ouest que le point qui lui fait pendant du côté Nord. Les constructeurs de la nef, ignorant cette particularité dont on ne peut s'apercevoir qu'avec des mesures d'une grande précision, n'en tinrent pas compte en traçant les fondations du bas côté Nord; il en résulte que ses différentes travées n'ont point leur axe transversal dans le prolongement des travées du côté Sud, et cette erreur initiale s'est trouvée encore accrue par ce fait que les travées du bas côté Nord sont un peu moins larges que celles du bas côté Sud. La différence varie entre 0 m. 06 et 0 m. 09.

Ces deux causes d'erreur se répétant à chaque travée, on en vint, à la huitième à partir du transept, à avoir un écart de 0 m. 65 entre l'axe transversal de la travée Nord et celui de la travée Sud. On s'en aperçut alors, soit qu'on eût dépassé l'extrémité occidentale de la vieille église, soit qu'on eût commencé à la démolir, ce qui supprimait

l'obstacle qui avait empêché jusque-là de voir simultanément les deux côtés de la nouvelle nef. Il était trop tard pour remédier au mal; on dut se contenter de l'atténuer en corrigeant légèrement⁽¹⁾ les travées suivantes, et c'est ainsi que les doubleaux de la nef se trouvèrent faire un angle plus ou moins accentué avec la normale.

On me pardonnera l'aridité de ces détails; ils m'ont paru nécessaires pour bien faire comprendre la cause de ces irrégularités qui étonnent. Il s'agit dans ce dernier exemple de déviations dans les axes transversaux. Il est à remarquer, en effet, qu'elles sont tout aussi fréquentes que celles de l'axe principal, et un examen raisonné permet toujours de leur assigner des causes du même ordre.

On peut donc affirmer qu'il n'y a jamais eu la moindre idée symbolique dans l'inclinaison du chevet d'une église, que ce soit à gauche ou à droite; il y a simplement là un fait accidentel résultant parfois de la nature des lieux, d'obstacles dus à des constructions préexistantes, de changements ou d'additions apportés au plan primitif, mais qui, bien plus souvent, est la conséquence involontaire des conditions dans lesquelles travaillaient les architectes du moyen âge et de l'imperfection des procédés dont ils disposaient pour raccorder les constructions successives de vastes édifices dont les diverses parties n'étaient jamais implantées d'un même coup.

R. DE LASTEYRIE.

⁽¹⁾ On a pour cela rétréci de 0 m. 08 environ chacune des trois dernières travées du côté Sud, ce qui laisse encore un écart

de plus de 0 m. 35 entre les axes des travées que surmontent les tours de la façade.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE.

- DELOCHE (M.). Des indices de l'occupation par les Ligures de la région qui fut plus tard appelée la Gaule (1897)..... 0 fr. 80
- *Pagi* et *Vicairies* du Limousin aux ix^e, x^e et xi^e siècles, avec une carte (1899)... 3 fr. 50
- DEVÉRIA (G.). L'écriture du royaume de Si-Hia ou Tangout, avec deux planches (1898)... 2 fr.
- DIEULAFOY (M.). Le Château-Gaillard et l'architecture militaire au xiii^e siècle, avec vingt-cinq figures (1898)..... 3 fr.
- La bataille de Muret (1899)..... 2 fr.
- EUTING (J.). Notice sur un papyrus égypto-araméen de la Bibliothèque impériale de Strasbourg (1903)..... 1 fr. 40
- FERRAND (G.). Un texte arabico-malgache du xvi^e siècle (1904)..... 5 fr.
- FOUCART (P.). Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis (1895).. 3 fr. 50
- Les grands mystères d'Éleusis. Personnel. Cérémonies (1900)..... 6 fr. 50
- Formation de la province romaine d'Asie (1903)..... 2 fr.
- Le culte de Dionysos en Attique (1904).. 8 fr.
- FOUCHER (A.). Catalogue des peintures népalaises et tibétaines de la collection B.-H. Hodgson à la bibliothèque de l'Institut de France (1897)..... 1 fr. 70
- FUNCK-BRENTANO (Fr.). Mémoire sur la bataille de Courtrai (11 juillet 1302) et les chroniqueurs qui en ont traité, pour servir à l'historiographie du règne de Philippe le Bel (1891). 4 fr. 40
- GIRY (A.). Étude critique de quelques documents angevins de l'époque carolingienne (1900). 3 fr. 50
- GRAUX (Ch.). Traité de tactique connu sous le titre *Περὶ καταστάσεως ἀπληκίου*, *Traité de castramentation*, rédigé par ordre de Nicephore Phocas, texte grec inédit, augmenté d'une préface par Albert Martin (1898)..... 2 fr. 60
- HAURÉAU (B.). Notices sur les numéros 3143, 14877, 16089 et 16409 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, quatre fascicules (1890-1895). 0 fr. 80, 1 fr. 40, 1 fr. 70 et 2 fr.
- Le poème adressé par Abélard à son fils Astralabe (1893)..... 2 fr.
- Notice des mss. latins 583, 657, 1249, 2945, 2950, 3145, 3146, 3437, 3473, 3482, 3495, 3498, 3652, 3702, 3730 de la Bibliothèque nationale (1904)..... 2 fr. 30
- HELBIG (W.). Sur la question Mycénienne (1896)..... 3 fr. 50
- Les vases du Dipylon et les Naucreries, avec vingt-cinq figures (1898)..... 1 fr. 70
- Les *irneis* athéniens (1903)..... 5 fr.
- Sur les attributs des Saliens (1905)... 3 fr. 20
- JOULIN (L.). Les établissements gallo-romains de Martres-Tolosanes, avec vingt-cinq planches (1901)..... 18 fr. 80
- LANGLOIS (Ch.-V.). Formulaires de lettres du xii^e, du xiii^e et du xiv^e siècle, six fascicules, avec deux planches (1890-1897)..... 8 fr. 10
- LASTEYRIE (R. DE). L'église Saint-Martin de Tours, étude critique sur l'histoire et la forme de ce monument du v^e au xi^e siècle (1891)..... 2 fr. 60
- La déviation de l'axe des églises est-elle symbolique?..... 1 fr. 70
- LE BLANT (Edmond). De l'ancienne croyance à des moyens secrets de défier la torture (1892)..... 0 fr. 80
- Note sur quelques anciens talismans de bataille (1893)..... 0 fr. 80
- Sur deux déclamations attribuées à Quintilien, note pour servir à l'histoire de la magie (1895)..... 1 fr. 10
- 750 inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues, avec deux planches (1896)..... 8 fr. 75
- Les commentaires des Livres saints et les artistes chrétiens des premiers siècles (1899)... 1 fr.
- Artémidore (1899)..... 1 fr.
- LUYER (S.). Jeanne Paynel à Chantilly (1892). 4 fr. 70
- MAS LATRIE (Comte DE). De l'empoisonnement politique dans la république de Venise (1893)..... 2 fr. 90
- MENANT (J.). Kar-Kemish, sa position d'après les découvertes modernes, avec carte et figures (1891)..... 3 fr. 50
- Éléments du syllabaire hétéen (1892). 4 fr. 40
- MEYER (P.). Notices sur quelques manuscrits français de la bibliothèque Phillipps à Cheltenham (1891)..... 4 fr. 70
- Notice sur un recueil d'*Exempla* renfermé dans le ms. B. iv. 19 de la bibliothèque capitulaire de Durham (1891)..... 2 fr.
- Notice sur un manuscrit d'Orléans contenant d'anciens miracles de la Vierge en vers français, avec planche (1893)..... 1 fr. 70
- Notice sur le recueil de miracles de la Vierge, renfermé dans le ms. Bibl. nat. fr. 818 (1893)..... 1 fr. 70
- Notice de deux manuscrits de la vie de saint Remi, en vers français, ayant appartenu à Charles V, avec une planche (1895)..... 1 fr. 40
- Notice sur le manuscrit fr. 24862 de la Bibliothèque nationale, contenant divers ouvrages composés ou écrits en Angleterre (1895)..... 2 fr.
- Notice du manuscrit Bibl. nat. fr. 6447 : traduction de divers livres de la Bible; légendes des saints (1896)..... 3 fr. 20
- Notice sur les *Corroqationes Promethei* d'Alexandre Neckam (1897)..... 2 fr.
- Notice sur un *Légendier* français du xiii^e siècle, classé selon l'ordre de l'année liturgique (1898)..... 3 fr.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE.

- MEYER (P.). Le Livre-Journal de maître Ugo Teralh, notaire et drapier à Forcalquier (1330-1372), avec une planche (1898). 2 fr. 50
- Notice sur trois Légendiers français attribués à Jean Belet (1899). 3 fr. 50
- Notice d'un Légendier français conservé à la Bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg (1900). 2 fr. 50
- Notice d'un manuscrit de Trinity College (Cambridge) contenant les vies en vers français de saint Jean l'aumônier et de saint Clément, pape (1903). 2 fr. 50
- MORTET (V.) et TANNERY (P.). Un nouveau texte des traités d'arpentage et de géométrie d'Epaphroditus et de Vitruvius Rufus, avec deux planches (1896). 2 fr. 60
- MÜNTZ (E.). Les collections d'antiques formées par les Médicis au xv^e au xvi^e siècle (1895). 3 fr. 50
- La tiare pontificale du viii^e au xvi^e siècle, avec figures (1897). 3 fr. 80
- Le Musée de portraits de Paul Jove, contributions pour servir à l'iconographie du moyen âge et de la Renaissance, avec 55 portraits (1900). 3 fr. 80
- NOLHAC (P. DE). Le *De viris illustribus* de Pétrarque; notice sur les manuscrits originaux, suivie de fragments inédits (1890). 3 fr. 80
- Le Virgile du Vatican et ses peintures, avec une planche (1897). 4 fr. 70
- OMONT (H.). Journal autobiographique du cardinal Jérôme Aleandre (1480-1530), publié d'après les manuscrits de Paris et Udine, avec deux planches (1895). 5 fr. 30
- Notice sur un très ancien manuscrit grec de l'évangile de saint Matthieu en onciales d'or sur parchemin pourpre et orné de miniatures, conservé à la Bibliothèque nationale, avec deux planches (1900). 4 fr.
- Notice du ms. Nouv. acq. franc. 10050 de la Bibliothèque nationale, contenant un nouveau texte français de la *Fleur des histoires de la terre d'Orient* de Ilayton (1903). 2 fr. 60
- Notice du ms. Nouv. acq. lat. 763 de la Bibliothèque nationale et de quelques autres mss provenant de Saint-Maximin de Trèves (1903). 2 fr. 60
- PÉLISSIER (L.-G.). Sur les dates de trois lettres inédites de Jean Lascaris, ambassadeur de France à Venise, 1504-1509 (1901). 2 fr.
- RAVAISSON (F.). La Vénus de Milo, avec neuf planches (1892). 6 fr.
- Une œuvre de Pisanello, avec quatre planches (1895). 2 fr. 30
- Monuments grecs relatifs à Achille, avec six planches (1895). 4 fr.
- ROBIOU (F.). L'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre, deux fascicules (1893-1895). 4 fr. et 4 fr. 40
- SCHWAB (M.). Vocabulaire de l'Angéologie, d'après les manuscrits hébreux de la Bibliothèque nationale (1897). 12 fr.
- Le manuscrit n° 1380 du fonds hébreu à la Bibliothèque nationale. Supplément au *Vocabulaire de l'Angéologie* (1899). 2 fr. 30
- Le manuscrit hébreu n° 1388 de la Bibliothèque nationale, *Haggadah pascale* (1903). 1 fr. 50
- SPIEGELBERG (W.). Correspondances du temps des rois-prêtres, publiées avec d'autres fragments épistolaires de la Bibliothèque nationale, avec huit planches (1895). 7 fr. 50
- TANNERY (P.). Le traité du quadrant de maître Robert Anglès (Montpellier, xiii^e siècle); texte latin et ancienne traduction grecque, avec figures (1897). 3 fr. 50
- TANNERY (P.) et CLERVAL. Une correspondance d'écolâtres du xi^e siècle (1900). 2 fr. 60
- TOUTAIN (J.). Fouilles à Cheintou (Tunisie), sept.-nov. 1892, avec plan (1893). 1 fr. 70
- L'inscription d'Henchir Mettich. Un nouveau document sur la propriété agricole dans l'Afrique romaine, avec quatre planches (1897). 3 fr. 80
- VIOLLET (P.). Mémoire sur la *Tanistry* (1891). 2 fr.
- La question de la légitimité à l'avènement de Hugues Capet (1892). 1 fr. 40
- Comment les femmes ont été exclues en France de la succession à la couronne (1893). 2 fr. 60
- Les États de Paris en février 1358 (1894). 1 fr. 70
- Les communes françaises au moyen âge (1900). 6 fr. 50
- WEIL (H.). Des traces de remaniement dans les drames d'Eschyle (1890). 1 fr. 10